

L'ACTION DE GRACES.

Mon âme, bénis l'Éternel ! et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté.

Mon âme, bénis l'Éternel ! et n'oublie pas un de ses bienfaits.

C'est lui qui pardonne toutes tes iniquités, qui gère toutes tes infirmités ;

Qui retire ta vie de la fosse, qui t'environne de bonté et de compassion ;

Qui rassasie ta bouche de biens ; ta jeunesse est renouvelée comme celle de l'aigle.

(Ps. CIII. 4-5.)

A moins d'avoir un cœur de pierre et une imagination de glace, il est impossible de lire cet admirable cantique sans se sentir l'âme élevée, agrandie, transportée dans un ordre de pensées tout céleste. On croit entrer dans cette région sublime où sont recueillis, loin des épreuves de la terre, les rachetés et

les anges, et où les séraphins, se voilant la face de leurs ailes, redisent en chœur dans leurs divins concerts : « Saint, Saint, Saint est l'Éternel des armées ! » Au fond, il n'y a d'un bout à l'autre du cantique du roi-prophète qu'une seule idée, ou plutôt un seul sentiment : c'est le besoin de rendre grâces à son Dieu ; mais sous quelle riche variété de formes cette idée ne revient-elle pas ! comme le cœur du poète sacré, inondé de reconnaissance et d'amour, déborde en flots pressés d'images sublimes, de comparaisons saisissantes, d'actions de grâces qui semblent avoir des ailes pour monter au ciel ! Ce fut sans doute après quelque grande délivrance, après avoir guéri d'une maladie qui l'avait mis aux portes du tombeau, qu'il déposa cet hymne de louange au pied du trône de son divin bienfaiteur. Mais pour avoir été composé dans des circonstances particulières, ce psaume n'en est pas moins applicable à tous les fidèles, et il est riche pour chacun de nous en consolations et en enseignements.

Le psalmiste commence par s'exhorter lui-même, par s'exciter en quelque sorte à rendre grâces à Dieu : « Mon âme, bénis l'Éternel ! et que tout ce qui est au-dedans de moi bénisse le nom de sa sainteté ! Mon âme, bénis l'Éternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits ! » Ce n'est pas que son cœur ne fût déjà ouvert à la reconnaissance et porté à bénir son Père cé-



leste ; mais il a tant de bienfaits qui se pressent dans sa mémoire et dont il a besoin de rendre grâces, qu'il craint de rester au-dessous de sa tâche et qu'il s'exhorte lui-même à la bien remplir.

Et nous , mes frères , combien plus que le roi-prophète avons-nous besoin de nous exciter à bénir l'Eternel ! Il n'est pas de devoir plus universellement négligé parmi les hommes , et même parmi les chrétiens , que celui de rendre grâces à Dieu pour ses bienfaits. La disposition naturelle de nos cœurs à son égard est l'ingratitude : une ingratitude telle , que nous ne semblerions pas dignes du nom d'homme si nous nous en rendions coupables envers un bienfaiteur terrestre. Nous conservons plus facilement la mémoire du plus léger service que nous avons reçu d'un de nos semblables , que nous ne faisons attention aux bienfaits sans nombre et sans mesure que Dieu répand chaque jour sur nos têtes.

Pour l'homme dont le cœur n'a pas été changé par la foi chrétienne , l'ingratitude à l'égard de Dieu est son état naturel : il jouit chaque jour des mille bienfaits du Créateur , sans jamais élever son cœur vers celui dont la riche bonté les lui dispense ; il rapporte les jouissances de sa vie à son travail , à sa prudence , à son mérite , au hasard , à ce qu'il appelle la nature , à tout plutôt qu'à ce Père céleste qui nourrit les oiseaux du ciel et compte les cheveux de nos têtes. Mais ce qu'il y a de plus

triste, c'est que cette ingratitude se retrouve jusque chez le vrai chrétien, chez l'homme qui lit la Parole de Dieu, qui invoque son nom, qui a sincèrement à cœur de faire sa volonté. Lui aussi oublie la reconnaissance envers son divin bienfaiteur, soit pour les grâces temporelles, soit pour les dons spirituels. Il prie; mais toujours préoccupé de lui-même et de ses besoins, il songe bien plus à demander de nouveaux bienfaits qu'à bénir pour ceux qu'il a reçus. J'en prends à témoin votre expérience, vous tous qui avez appris le chemin de la prière : vos prières sont toujours des requêtes, presque jamais des louanges ou des actions de grâces. Enfants ingrats et oublieux, nous fatiguons chaque jour notre père de nos demandes, sans jamais songer à le remercier pour ses bienfaits. Une telle ingratitude n'est pas seulement un grave péché, elle a des suites funestes pour notre vie spirituelle. Pour triompher dans cette guerre sainte que nous sommes appelés à livrer au péché, il n'est pas de disposition plus nécessaire que le courage, l'espérance et la joie. Un soldat découragé en présence de l'ennemi est à demi vaincu. Le moyen d'entretenir dans nos âmes l'espérance et la joie, c'est de contempler les bienfaits et les miséricordes de l'Éternel. Comment ne serions-nous pas tristes et découragés quand nous nous préoccupons uniquement de nous-mêmes et de nos misères, au lieu de regarder en même temps au Seigneur et à sa grâce ? Là

est le secret du peu de progrès de bien des âmes , animées d'une foi sincère et précieuses devant Dieu , mais qui languissent de jour en jour dans la tristesse et l'abattement. Elles regardent trop à elles-mêmes et pas assez à Christ ; elles oublient trop ce qu'elles ont déjà reçu pour ne voir que ce qui leur manque encore. Si nous étions plus attentifs aux bontés de l'Éternel pour lui en rendre grâces ; si nous unissions plus souvent nos cœurs et nos voix à cet immense concert de louanges qui , de toutes les parties de la création , s'élève nuit et jour vers le ciel , alors nous entretiendrions dans nos âmes cette sainte joie dont un apôtre a dit qu'elle fait « notre sûreté ; » nous verrions sans cesse dans les grâces déjà reçues un gage de celles que nous pouvons attendre encore , et nous irions en avant , pleins de courage et d'espérance , portant les yeux en haut , sur celui qui d'une parole a créé le monde , et par lequel nous pouvons toutes choses. D'ailleurs notre Père céleste , comme tous les pères , se plaît à répandre ses dons sur des enfants reconnaissants ; et l'ingratitude , au contraire , ferme sa main et arrête ses bénédictions. Le roi-prophète , qui nous a laissé tant de modèles de prières , mêle constamment dans ses psaumes la louange et l'action de grâces à la requête et à la supplication. Imitons son exemple , chers frères : avec lui , méditons sur les bontés de l'Éternel envers ceux qu'il a rachetés , et disons avec lui du fond du cœur : « Mon

âme, bénis l'Eternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits ! »

Et quels sont ces bienfaits qui appellent la reconnaissance des serviteurs de l'Eternel ? Le psalmiste va les énumérer en détail.

« C'est lui, » dit-il d'abord, « qui pardonne toutes tes iniquités. » Voilà le bienfait auquel David attache le plus d'importance, puisqu'il le nomme avant tous les autres, et qu'il y revient avec de longs détails dans la suite du psaume. Le pardon des péchés, la réconciliation avec Dieu, la délivrance de la condamnation qui pèse naturellement sur tout fils d'Adam, voilà le bienfait fondamental, celui qui donne du prix à tous les autres, sans lequel tous les autres ne sont rien et qui peut seul suppléer à tous. C'est là ce trésor inestimable dont le Sauveur a dit : « Une seule chose est nécessaire. » « Que servirait-il à un homme de gagner le monde entier s'il perd son âme ? » « Cherchez premièrement le royaume des cieux et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus. »

Que sont en effet tous les autres dons du Créateur, que sont toutes les félicités de cette vie, si vous n'avez pas le pardon de vos péchés ? Je veux que vous possédiez toutes les jouissances que la terre peut procurer. Je veux que la santé, la jeunesse, les plaisirs, la fortune, la gloire, l'amitié, l'amour, épuisent

toutes leurs faveurs réunies sur votre tête, et que tous les hommes vous proclament heureux : si vous n'avez pas le pardon de vos péchés, vous n'êtes pas réellement heureux, vous n'avez jamais connu un seul instant de vrai bonheur. Car vous n'avez pas la paix de l'âme. Car vous ne vous êtes pas « accordé avec votre partie adverse, » avec cette voix secrète qui murmure incessamment au fond de votre cœur, et qui vous crie distinctement bien qu'entendue de vous seul : qu'il y a un compte à rendre, un jugement à venir, une éternité. Car vous ne savez pas si cette éternité, vers laquelle vous marchez et qui va tout-à-l'heure vous engloutir, sera pour vous un ciel ou un enfer !

Faisons maintenant la supposition contraire ; ou plutôt ce n'est pas une supposition, c'est une réalité. Voici ¹, dans un pauvre hameau de la Suisse, un homme couché sur un lit de souffrance depuis dix années ; cet homme ne connaîtra jamais les jouissances de la fortune : il est pauvre, et réduit à vivre des secours de la charité. Il ne goûtera jamais ni les joies de la famille, ni les douceurs de l'amitié ; ses longues journées s'écoulent dans la solitude. Il ne respirera jamais un air pur sous l'azur du ciel ; il ne contempera jamais les splendeurs de la création ;

¹ Le paralytique de Planchamp. Cet homme est mort aujourd'hui ; mais les leçons qui ressortent de son histoire ne sont pas ensevelies avec lui.

jamais il ne verra la verdure des arbres ni les fleurs des prairies. Étendu sur son lit dans la position d'un crucifié, il est condamné par la paralysie à une éternelle immobilité : vous lui casseriez les membres plutôt que d'en obtenir le plus léger mouvement. Malgré cette immobilité absolue toutes les fibres de son corps sont restées tellement sensibles, que le moindre attouchement lui fait éprouver des douleurs intolérables, et lui arrache des cris de souffrance. Ses chairs, ouvertes par des plaies et en partie décomposées, l'entourent continuellement d'une atmosphère fétide. Enfin le sommeil, ce don si précieux du Créateur, ce baume réparateur qui fait oublier tous les maux en les suspendant, le sommeil a fui pour toujours sa paupière : c'est à peine s'il lui arrive de loin en loin, succombant à l'excès de la fatigue, de sommeiller un quart-d'heure. Ce n'est point ici, je le répète, un tableau fait à plaisir : il est, dans tous ses détails, de la plus rigoureuse vérité. Vous vous approchez de cet homme, ému d'une douloureuse compassion, et vous lui demandez s'il est malheureux. Voici sa réponse, que je transcris textuellement : « Je suis toujours avec quelqu'un qui me tient le cœur tout joyeux. Dieu est avec moi la nuit comme le jour, et j'ai toujours de quoi prendre mon mal en patience, quand je pense à lui et aux grâces qu'il m'a faites. C'est pourquoi, malgré que je paraisse être très-malheureux, je me trouve heureux, oui..... bien

heureux. » C'est qu'il a trouvé, ce pauvre paralytique, cette perle de grand prix pour laquelle il faudrait sacrifier tout le reste. C'est qu'il a entendu, comme le paralytique de l'évangile, la douce voix du Sauveur dire au fond de son cœur : « prends courage, mon fils, tes péchés te sont pardonnés. » C'est qu'il est assuré que l'éternité n'a plus pour lui de condamnation, et qu'il va échanger dans quelques jours cette vie de souffrance contre une félicité éternelle. Oh ! que véritablement « bienheureux est l'homme dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert ! que bienheureux est l'homme à qui l'Eternel n'impute point son iniquité ! »

Ce bonheur, mes chers frères, est-il à vous ? avez-vous cette bénédiction seule nécessaire et sans laquelle toutes les autres ne sont rien ? avez-vous le pardon de vos péchés ? êtes-vous réconciliés avec Dieu ? avez-vous, je ne dis pas une vague espérance de salut dont vous n'avez jamais sondé sérieusement la base et que vous ne pourriez pas justifier, mais une assurance paisible et inébranlable, fondée sur les promesses du Dieu fort et sur le sang qui coula sur la croix ? Ah ! si vous n'aviez pas encore trouvé le pardon de vos péchés dans la foi au sang de Jésus-Christ, prenez-y garde, quels que puissent être votre illusion et votre étourdissement, vous êtes sur le chemin de l'enfer ! Ce chemin fût-il couvert de fleurs, et eussiez-vous de nombreux compagnons de voyage

qui s'avancent en riant et en chantant à vos côtés, vous n'en marchez pas moins vers la perdition éternelle ! Ce sont là des choses bien rebattues, pensez-vous peut-être, et vous les avez entendues mille fois : mais qu'importe qu'elles soient rebattues si elles sont vraies, et si elles n'ont pas encore produit leur impression salutaire sur vos cœurs ? Aussi nous ne nous lasserons point de vous les répéter sous toutes les formes, jusqu'à ce qu'elles aient triomphé de votre indifférence. Fuyez, fuyez la colère à venir. Secouez ce funeste sommeil, repoussez cette illusion fatale qui vous fait perdre de vue les réalités éternelles pour concentrer toutes vos affections sur un monde qui va périr. Retournez-vous, rebroussez chemin sur cette route dont l'entrée est large et spacieuse, mais dont l'issue se perd dans ces ténèbres du dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents ! Allez chercher le pardon, la paix, la joie, la sainteté, le salut auprès de celui qui peut seul vous donner ces trésors du ciel, auprès de ce Dieu sauveur « qui pardonne les iniquités ! »

Et vous, mes frères, qui, plus heureux, avez déjà trouvé le pardon et le salut aux pieds du roi couronné d'épines, sentez et appréciez de plus en plus cet inappréciable bienfait. Estimez toutes choses « comme de la boue » en comparaison de l'excellence de la connaissance de votre Sauveur. Aimez à votre tour de toutes les forces de votre âme celui qui vous a aimés jus-

qu'à la croix, et consacrez votre cœur et votre vie, vos paroles et vos pensées à ce Dieu « qui pardonne toutes vos iniquités. »

Là ne se bornent pas les bienfaits de l'Éternel à l'égard de ses enfants. « C'est lui, » continue le psalmiste, « qui guérit toutes tes infirmités. » Nous avons dit que ce cantique fut probablement composé par David, après qu'il eut été délivré de quelque grave maladie; mais ce trait n'en est pas moins applicable à tous les fidèles sans exception. Dieu les guérit de toutes leurs infirmités. Il guérit les infirmités de leurs âmes en les délivrant du péché et de ses funestes suites; il guérit aussi les infirmités de leurs corps. C'est lui qui, pour les rétablir, donne l'efficace aux remèdes et la sagesse au médecin. Et alors même qu'il ne juge pas à propos de leur rendre la santé, il les guérit encore, en ôtant pour eux à la maladie tout ce qu'elle a d'amer et de poignant, en en faisant sortir des bénédictions spirituelles plus précieuses mille fois que la santé même. « Tu transformes entièrement mon lit quand je suis malade, » disait David. C'est par la maladie que le bienheureux paralytique dont nous vous parlions a trouvé la paix et le salut de son âme. Qui pourrait dire de combien de bénédictions la souffrance a été la source, et combien d'esprits célestes aujourd'hui parvenus à la perfection ont vu commencer leur félicité par une maladie! C'est

dans la maladie que l'âme se recueille loin des bruits du monde, qu'elle se replie sur elle-même, qu'elle s'examine, qu'elle s'humilie, qu'elle se repent, qu'elle se détache de la terre, qu'elle se tourne vers le ciel. Il est bon qu'il y ait dans notre vie laborieuse et agitée de ces repos obligés, où Dieu lui-même nous indique, par une dispensation pénible mais paternelle, que nous devons laisser pour un temps les préoccupations de la terre pour nous occuper uniquement de notre âme.

Il y a d'ailleurs pour le fidèle une guérison assurée et parfaite à tous ses maux : c'est la mort. Quand une personne a succombé à une maladie douloureuse, vous entendez dire presque toujours qu'elle est bien heureuse de ne plus souffrir. Cette consolation qu'on prodigue, hélas ! trop légèrement dans le monde, n'a de réalité qu'à l'égard de ceux qui sont morts dans la foi. Ne craignons pas de le rappeler, quelque triste à envisager que puisse être cette vérité : si nous n'avions pas, avant de mourir, ouvert notre cœur au salut gratuit par la foi au sang de Christ, nous ne ferions que changer les souffrances de la maladie contre d'autres souffrances bien plus redoutables. C'est pour le chrétien fidèle, et pour lui seul, que la mort est véritablement une guérison et une délivrance.

Le psalmiste n'oublie pas cette délivrance glorieuse dans l'énumération des bienfaits de l'Éternel, et il

ajoute au trait qui précède : « il retire ta vie de la fosse, » c'est-à-dire du sépulcre. Ce n'est pas que le serviteur de Dieu soit affranchi de cette loi commune et inévitable sous laquelle le péché a courbé tous les fils d'Adam : « le corps est bien mort à cause du péché, » dit l'Écriture. Mais pour le fidèle la mort a changé de forme et presque de nature. Elle a dépouillé ses terreurs, elle a perdu son aiguillon. Ce n'est plus ce « roi des épouvantelements », comme l'appelle un poète inspiré, dont il détournait en frissonnant ses regards et sa pensée : c'est le messenger d'une bonne nouvelle qui vient lui annoncer la fin de ses épreuves et le commencement de sa félicité ; c'est un ange au visage sérieux mais paisible, dont l'éclat célesté est voilé sous des vêtements obscurs, mais qui lui ouvre les portes de la gloire éternelle. Il ne redoutera plus de traverser cette sombre demeure où son Sauveur est entré avant lui et qu'il a embellie de sa divine présence ; il reposera sans crainte ses membres fatigués sur la couche d'argile où il doit dormir son dernier sommeil ; car il sait que ce corps de poudre, que le ver du sépulcre va dévorer, se relèvera un jour plein de vie et d'éclat, transfiguré à l'image du corps glorieux de Jésus-Christ. Il peut dire avec David : « quand je marcherai par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi ; c'est ton bâton et ta houlette qui me consolent. » Et avec saint Paul :

« Ô mort ! où est ton aiguillon ? Ô sépulcre ! où est ta victoire ? Grâces à Dieu , qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ ! » Cette assurance tranquille en présence de la mort répand sur toute sa vie une paix ineffable. On l'a dit avec raison : ce qui fait une vie heureuse , c'est de pouvoir « sourire à la pensée de la mort , » c'est de pouvoir sans trouble mêler cette pensée aux occupations et même aux jouissances d'ici-bas. C'est lorsqu'on est préparé d'avance à perdre tous les biens que la mort doit nous enlever , c'est alors seulement qu'on peut jouir de ces biens pleinement et paisiblement , sans étourdissement comme sans crainte.

Ces biens de la vie ordinaire , ces jouissances de chaque jour tiennent aussi leur place dans les actions de grâces du roi-prophète. Après avoir rappelé les bienfaits les plus précieux que Dieu accorde à ses enfants , ceux qui ont l'âme pour objet , il ajoute : « il rassasie ta bouche de biens , et te couronne de gratuités et de compassions. » Il paraît avoir ici en vue ces bienfaits innombrables que Dieu sème chaque jour sur notre vie , et que nous recevons , le plus souvent , sans penser à bénir la main qui nous les dispense. Ainsi la santé , les aliments qui soutiennent nos corps , le toit qui nous abrite , le vêtement qui nous couvre , ces mille beautés de la création dont nous rassasions nos regards , ces parents et ces amis dont le commerce répand tant de charme sur notre

existence, et tant d'autres bienfaits encore qu'il serait impossible d'énumérer. Nous nous sommes tellement accoutumés à ces bienfaits du Créateur que nous les recevons sans les apprécier, sans y penser même, non comme un don gratuit de sa bonté, mais comme un ordre de choses naturel et nécessaire, comme un salaire auquel nous avons droit et qui ne nous oblige à aucune reconnaissance. Pour que nous sentions le prix du bienfait, il faut, hélas ! que nous en soyons privés ; et quelque paradoxale que semble au premier abord cette assertion, il est vrai de dire que c'est par l'épreuve que nous apprenons l'action de grâces. Qui de nous, par exemple, songe à remercier Dieu pour cette protection merveilleuse dont il nous environne constamment nous et nos enfants, quand il ne faut qu'un si léger accident pour détruire la santé et la vie ? Qui de nous songe à rendre grâces au Créateur de ce qu'il lui conserve le libre usage de ses facultés ? et pourtant combien de tristes exemples ne prouvent-ils pas qu'il ne dépend pas de nous de conserver cet équilibre si délicat entre l'âme et le corps, et qu'un rien suffit à le déranger ! Qui de nous remercie Dieu comme il le devrait, non pas seulement des lèvres et par habitude, mais du fond d'un cœur pénétré d'une reconnaissance sincère et sentie, pour les aliments que Dieu met chaque jour sur notre table ? Etudions-nous, chers frères, à fuir l'ingratitude, ce péché réputé si odieux parmi les hommes,

et qui doit l'être plus encore à l'égard du Seigneur. Imitons l'exemple de David, et apprenons à bénir chaque jour celui « qui rassasie notre bouche de biens, qui nous couronne de gratuités et de compassions. »

Le psalmiste complète l'énumération des bienfaits de l'Éternel en signalant une dernière bénédiction toute spéciale, et bien digne de fixer notre attention. « Ta jeunesse, » dit-il, « est renouvelée comme celle de l'aigle. »

L'aigle est un des oiseaux dont la vie est la plus longue, en sorte qu'il conserve jusque dans un âge très-avancé la vigueur de la jeunesse. Une opinion populaire prétend même qu'il lui arrive dans sa vieillesse de revêtir un nouveau plumage, et qu'à la suite de ce changement il retrouve son ancienne vigueur en même temps que son premier éclat. Il importe peu d'examiner ici si cette opinion est fondée ; quoi qu'il en soit, le poète sacré en tire un heureux parti pour dépeindre un des plus admirables effets de la vraie piété. Il promet au fidèle qu'il sera rendu en quelque sorte invulnérable aux atteintes de la vieillesse, du moins dans ce qu'elle a de plus redoutable et de plus pénible. Quelque merveilleuse que soit cette promesse d'une jeunesse immortelle, elle ne manque pas de s'accomplir à l'égard des enfants de Dieu.

Rien n'est plus triste à contempler que les effets

ordinaires de la vieillesse sur la nature humaine. En même temps que les membres se roidissent, que les sens s'émeussent, que la beauté des formes disparaît, l'âme elle-même semble participer à ce triste déclin du corps. La sensibilité s'affaiblit; la puissance d'aimer décroît; le cœur semble se glacer dans la poitrine; les mêmes évènements qui jadis faisaient tressaillir de joie ou de douleur passent presque indifférents sous les yeux du vieillard. Avec sa faculté de sentir tombe aussi son activité physique et morale. Il ne se répand plus au-dehors; il ne prend plus une part active à ce qui se passe dans le monde; il se concentre en lui-même; il se fait une existence oisive et stérile, et toute son occupation se borne à endormir son ennui par de frivoles amusements. Par une triste et amère contradiction, il n'a plus de goût à la vie, et pourtant il redoute la mort.

Mais si telle est ordinairement (car il y a des exceptions et nous ne voulons rien exagérer), si telle est en général la peinture trop fidèle de la vieillesse de l'homme du monde, telle ne fut jamais la vieillesse du fidèle, la vieillesse du chrétien. Chez lui la puissance de la foi entretient, jusque sur le bord du tombeau, une jeunesse morale toujours pleine de vie et d'activité. La couronne de neige que l'âge a posée sur sa tête n'a point glacé son cœur: ce cœur palpite encore de généreuses émotions et n'a point désappris d'aimer. Sans doute, ses affections n'ont plus l'ardeur

impétueuse des passions de la jeunesse; mais elles n'en ont que plus de profondeur peut-être, et surtout plus d'égalité. C'est une flamme douce et paisible qui réchauffe son cœur sans le brûler, et qui anime sa vie sans l'agiter. La main de fer de la vieillesse a pu roidir ses membres, mais elle n'a point paralysé son activité. Il trouve encore des forces pour aller visiter le pauvre et assister le malade; il s'occupe encore avec zèle de faire du bien à ses frères et d'avancer le règne de Dieu. Et lors même que ses infirmités le condamneraient à ne pas sortir de la chambre où il doit finir ses jours, ne croyez pas qu'il ait pour cela une vie oisive et stérile. Il trouvera encore moyen de faire du bien aux hommes, soit par le modèle de patience qu'il offre à ceux qui l'approchent, soit en répandant autour de lui, d'une voix éloquente et animée par la foi, de précieux enseignements. Heureux qui peut écouter la sagesse divine qui parle par ses lèvres! heureux qui puise dans la vue de son exemple le désir de marcher sur ses traces! Il achève paisiblement son pèlerinage terrestre, et attend sans crainte, comme sans impatience, le moment marqué par son Dieu sauveur pour le recueillir dans les tabernacles éternels.

Il n'est peut-être pas de spectacle plus admirable, plus sublime sous le soleil, que celui de la vieillesse du chrétien. La foi chrétienne est belle, sans doute, et digne d'admiration à tous les âges de la vie. Elle

est belle chez le jeune enfant qui a consacré au Seigneur les prémices de sa vie, et qui, d'une voix encore mal assurée, bégaie sa prière enfantine au Sauveur qu'il a déjà appris à aimer. Elle est belle chez le jeune homme à l'imagination vive, aux passions ardentes, qui ne marche pas « comme son cœur le mène et selon le regard de ses yeux, » qui dompte violemment les convoitises de la chair, qui soutient contre ses passions un combat d'autant plus glorieux qu'il est ignoré. Elle est belle chez l'épouse fidèle qui accomplit en silence, sous le seul regard de Dieu, les devoirs à la fois obscurs et sublimes de la vie domestique, de cette vie toute de dévouement et d'abnégation. Mais combien cette beauté de la foi n'est-elle pas plus admirable encore et plus pure dans le zèle paisible du vieillard, ou de la femme chrétienne avancée en âge! Combien n'est-il pas admirable de voir la puissance de la foi triomphant des infirmités de la nature, opposant au déclin du corps la jeunesse immortelle de l'âme, et faisant éclore les fleurs du printemps sur le sol glacé de l'hiver! Ici nul prestige, nulle poésie ne vient s'interposer entre vous et l'objet de votre admiration. Quand vous admirez une personne qui, à l'aurore de la vie, renonce aux applaudissements du monde pour se consacrer au service du Seigneur, peut-être donnez-vous votre admiration et votre sympathie moins encore à la foi chrétienne qu'à la jeunesse et à la beauté. Mais

quand il s'agit d'une vieillesse consacrée à Dieu, cette illusion n'est plus possible. C'est ici une beauté toute morale, toute spirituelle, toute céleste. C'est la beauté pure de la foi et de l'amour divin : beauté indépendante de la matière, inaccessible aux outrages du temps, et qui pare éternellement dans le ciel les anges de Dieu et les rachetés de Jésus. Puissions-nous, mes bien-aimés frères, être enflammés d'amour pour cette beauté-là ! Puissions-nous marcher sur les traces de ces vieillards toujours jeunes par la foi, des Abraham, des Siméon, des saint Jean, et de cette bienheureuse Anne dont parle l'évangile, qui, âgée de quatre-vingt-quatre ans, servait Dieu nuit et jour en jeûnes et en prières, attendant la consolation d'Israël ! Toi seul, ô notre Dieu ! tu connais l'avenir que tu tiens en réserve pour nous. Peut-être nous laisseras-tu encore de longues années sur la terre ; peut-être n'avons-nous plus que quelques jours à vivre. Mais si tu avais résolu, dans tes décrets impénétrables, de prolonger notre pèlerinage et de nous faire parvenir à la vieillesse, voici la grâce que nous te demandons du fond du cœur : « Que nous jouissions de la vieillesse des justes, et que notre fin soit semblable à la leur ! » Amen.

Octobre 1843.
